

LYCÉE IMPÉRIAL DE LILLE.

Tableau d'honneur du mois de décembre 1858.

Internes.

GRAND COLLÈGE.

1^{re} division : Delevaque, Derome, Rapy, Treifous, Dufay, Chauvin, Regnault, Guérycy, Ravel.

2^e division : Azambre, Fremeaux, Lemor, Mathias, Otten, Broudehoux, Fiévet, Basquin.

3^e division : Obin, Monpetit, Smet-Jamar, Azambre.

MOYEN COLLÈGE.

1^{re} division : Deledicque, Thiriez, Maeght.

2^e division : Dewaleyne, Hecquet, Desurmont, Picavet, Desmazières, Déruelle.

3^e division : Delcourt, Gamelin, A. Depréville, A. Plaideau.

PETIT COLLÈGE.

Division supplémentaire : Violette, H. Derenty, Platel, Desmazières, Morel, Spriet.

1^{re} division : Baggio, P. Derbigny, Déruelle, P. Desrousseaux, Godefroid, Mahistre, Obin.

2^e division : A. Bonzel, E. Plaideau, Deneubourg.

3^e division : H. Bonzel, P. Guffroy.

4^e division : V. Derbigny, P. Derenty, Fontaine, Fremeaux, Herbin, Passe.

Externes surveillés.

Brédart, Brochard, Gustave Collette, Rigal.

Externes libres.

Logique scientifique : Morier.

Logique littéraire : Rapy.

Seconde : Pilat, Beurrier.

Troisième : Cailleret.

Quatrième : Cazeneuve, V. Leclercq.

Cinquième : Crespel, Destombes.

Sixième : Dassonville, Petitbon.

Septième : Duchaufour.

Huitième : Huët, Humbert, Pannier, Ternoy.

Le *proviseur*, E. PETITBON.

Commerce.

Le *Moniteur* a publié cette semaine plusieurs documents importants. Ce sont : le rapport du ministre des finances sur le budget de 1860 ; le mémoire du préfet de la Seine sur les questions soumises à la commission départementale ; le compte-rendu des caisses d'épargne en 1857, présenté par le ministre du commerce et des travaux publics ; enfin, le bilan de la Banque de France.

La Bourse vient encore de traverser une semaine fort agitée.

Les cours de la plupart des lignes des chemins de fer présentent peu de changements.

On s'est vivement préoccupé du projet d'établissement de la nouvelle Banque impériale.

Si de la Bourse nous passons dans une sphère beaucoup plus sérieuse encore, et surtout beaucoup plus étendue, c'est-à-dire dans le domaine des affaires purement commerciales, nous trouvons une situation en voie d'amélioration.

Le mouvement des portefeuilles de la Banque, depuis deux mois, semble confirmer cette opinion. En effet, les bénéfices provenant des opérations d'escompte et de intérêts, qui s'étaient élevés à 2,153,280 fr. pendant le mois d'octobre, n'ont été que de 1,308,340 fr. pour le mois de novembre. A la vérité, ces chiffres ne fournissent pas une donnée bien exacte de l'activité commerciale ; car beaucoup de bordereaux qui avaient été portés à l'escompte de la Banque, au mois d'octobre, provenaient plutôt d'opérations

de change provoquées par la situation monétaire des places de l'Allemagne que de transactions purement commerciales. Il est certain, toutefois, que le commerce ne rentre que lentement dans une période d'activité, et ce sont surtout ses relations avec l'étranger qui tardent à se rétablir. Le commerce intérieur présente des symptômes plus satisfaisants. La consommation ne fait pas défaut, et la province a enlevé, depuis un mois, de fortes parties de marchandises.

La vente a été bonne, depuis huit jours, dans nos magasins de nouveautés et de confection. On a remarqué en même temps une certaine activité dans la plupart des ateliers de Paris, ce que l'on doit attribuer à la nécessité où se trouvent les fabriques de se préparer pour le jour de l'an.

H. LARIVIÈRE.

On écrit de Rouen :

« Une vente de laine fine a eu lieu mercredi dans notre ville. Beaucoup d'acheteurs se sont présentés à cette occasion.

» Les industriels ont effectivement de justes motifs de s'approvisionner sur notre place ; car, d'une part, il s'est manifesté de la hausse sur divers marchés depuis la vente faite à Rouen, et d'un autre côté, la prochaine vente annoncée à Londres sera relativement peu importante, ainsi que le constate la note suivante, datée de Londres :

« Nos districts manufacturiers sont en pleine activité ; ils trouvent toujours un débouché facile de leurs produits. On s'attend donc encore à de la hausse sur les prix de clôture des dernières enchères, lors des ventes publiques de février prochain, pour lesquelles il n'est encore arrivé que 9,060 balles, dont 1,352 de Sydney, 1,721 Port-Philippe, 1,428 Nouvelle-Zélande, et 4,554 du cap de Bonne-Espérance. Quoique à la suite des ventes publiques, surtout quand elles ont été aussi importantes que les dernières, un temps d'arrêt se fasse généralement sentir, il s'est encore traité de gré à gré, cette semaine, des affaires aussi marquantes, avec hausse de 12 à 23 cent., par kil., comparative-ment aux prix de clôture. »

FAITS DIVERS.

— L'organisation des sociétés mutuelles de médecins, chirurgiens et officiers de santé, marche très activement sur tous les points de la France. La commission centrale reçoit chaque jour de nouvelles adhésions. Dans plusieurs localités, tout en adhérant au principe fondamental de l'association médicale, les praticiens réclament la facilité de modifier les statuts selon les besoins, les convenances, les traditions du pays où ils exercent. Très naturellement, ces observations sont agréées par le comité de l'Académie. La conception générale qu'il s'agit de réaliser n'aura nullement à souffrir de ce que le corps médical, dans chaque circonscription, gardera une liberté d'action profitable à l'œuvre.

— On lit dans l'*Union commerciale*, du 15 décembre :

Un voyageur, arrivé ce matin à Anvers, rapporte qu'hier, aux environs de Bruxelles, un père voulant punir son enfant, l'enferma dans l'étable à porc. Un quart d'heure après, le père revint pour délivrer son jeune prisonnier, mais il le trouva mort et presque entièrement dévoré. Le père est arrêté.

— Le dernier procès des homéopathes a donné lieu à l'émission d'une foule de canards répétés par les journaux avec un empressement qui témoigne de la sympathie qu'on éprouve pour les disciples d'Hahnemann.

Le marquis de C... souffrait depuis longtemps d'un rhume violent. Tous les remèdes, il les avait essayés en vain. Enfin, las de souffrir, et bien qu'il n'eût aucune confiance en la médecine homéopathique, il résolut d'y avoir recours. — Un adepte d'Hahnemann est aussitôt appelé : après s'être bien fait expliquer tous les détails de l'affection du marquis, il lire un petit flacon imperceptible de sa poche et le met sous le nez du marquis.

— Flairez fort, lui dit-il.

Celui-ci obéit à l'ordonnance et faillit engloutir le flacon.

Huit jours après, le docteur revenait.

— Votre remède a peu opéré, lui dit son malade.

— Eh bien ! nous allons recommencer, et votre rhume sera bien opiniâtre s'il résiste cette fois.

Et il plaça sous le nez du marquis un flacon tout à fait semblable au premier.

Nouvelle visite au bout de quelques jours. — Même situation du malade. — Troisième flacon mis en usage, avec recommandation de flairer très fort.

La huitaine se passa encore, mais non pas le rhume ; si bien que quand le docteur revint, il lui demanda avec humeur combien il lui devait pour ses visites.

— Cinq cents francs !

M. de C..., sans paraître surpris de cette demande exorbitante, ouvre son secrétaire, prend un billet de cinq cents francs et s'approche du docteur. Celui-ci tendait déjà la main... Mais le marquis, lut mettant le billet sous le nez :

— Flairez, flairez fort, lui dit-il. Nous voilà quittes.

Et, avec le plus grand sang-froid du monde, il remit le billet dans son secrétaire.

— Il y a quelques semaines, une brave et honnête femme des environs de Colmar, étant sur son lit de mort, confia à sa fille un chagrin de sa vie.

— Je ne mourrai contente, lui dit-elle, que lorsque tu m'auras promis de remplir le devoir que je vais t'imposer.

La fille promit d'accomplir religieusement les dernières volontés de sa mère, qui lui fit alors le récit suivant :

« Il y a plus de trente ans que mon frère N... fut condamné à perpétuité par la cour d'assises de Colmar pour crime de vol qualifié en état de récidive. C'était en 1824. Depuis ce temps, mon frère et au bain ; il vit encore et il est bien vieux. Une démarche de ta part pour obtenir sa libération ne manquera pas de réussir. Tu le recueilleras chez toi et lui prodigueras les soins que l'on doit à un oncle et à la vieillesse. Ta promesse est la dernière consolation que j'emporterai dans la tombe. »

La fille promit, la mère se tut et rendit le dernier soupir quelques instants après ce douloureux adieu. La fille ferma pieusement les yeux de sa mère, et la tombe était à peine recouverte qu'elle faisait parvenir à l'autorité compétente la demande en libération que sa mère venait de lui dicter sur son lit de mort. Cette demande fut sans doute appuyée et parti pour le ministère il y a environ un mois. La grâce ne se fit pas attendre et surprit le condamné à Belle-Isle, où il était réclus depuis qu'il avait atteint sa soixantième année. Il vient de rentrer dans sa famille.

— Le spirituel rédacteur de la *Chronique Parisienne* raconte le fait suivant, complètement inconnu, relatif à l'honorable comte Boulay de la Meurthe :

Il avait accepté de faire partie du comité de lecture de l'Odéon, fonction, ou plutôt magistrature, qu'il remplissait avec un talent, une impartialité et un zèle dignes d'une plus grande notoriété. Hiver ou été, il se rendait à son poste, toujours un des premiers. Ses conseils étaient excellents, ses critiques paternelles, ses refus charmants... s'il y en a de tels pour un auteur. Une fois, un auteur se présenta pour lire une comédie en trois actes et en prose, au comité de lecture de ce fantastique théâtre.

L'ouvrage est trouvé, comme toujours, vif, spirituel, plein de jeunesse et de verve aristocratique, riche d'observations, littéraire au suprême degré. Il est refusé. Tristesse de l'auteur. Il roule héroïquement son manuscrit et descend avec mélancolie les marches solennelles du théâtre à la dernière, et dans l'ombre, un membre du comité l'aborde et lui dit : « Voulez-vous, monsieur, me confier votre manuscrit pendant huit jours ? Vous viendrez le chercher chez moi dans la matinée. » Que n'accepte pas un auteur refusé ? Le manuscrit est remis à M. Boulay de la Meurthe, — car c'était lui, le membre du comité, qui faisait cette proposition, — et les huit jours se passent. A l'heure indiquée, l'auteur se présente chez son juge.

« Ce juge lui dit en lui serrant la main :

« — Votre ouvrage a été refusé un peu légèrement, selon moi. Mais je ne pouvais pas dire cela à mes confrères. J'ai mieux aimé laisser refroidir la vivacité de cette séance, pour leur faire quelques observations, et obtenir pour vous une seconde lecture. C'est ce que j'ai fait. Ce que j'ai osé faire aussi, ce sont quelques modifications à votre charmant ouvrage... que vous relirez demain ! »

Le lendemain, la comédie fut relue, — reçue à l'unanimité, et un mois après on la jouait avec un succès miraculeux devant le public le plus difficile du monde ! Il faut ajouter, pour compléter ce trait biographique de la vie d'un excellent homme, qu'il s'abstint d'assister à la séance du comité où fut relue la comédie qu'il avait, non pas seulement modifiée, mais profondément et bien utilement remaniée...

Maintenant, vous désirez savoir le nom de l'auteur ainsi protégé, n'est-ce pas ? Ah ! vous seriez bien étonné, si je le révélais ici ! Me le permettra-t-il ? J'essaierai.

— Le 9 Décembre, vers sept heures du matin, on a entendu à Clarac (Haute-Garonne) une épouvantable explosion, semblable à celle que produit le foudre dans sa chute, et dont le bruit s'est prolongé pendant cinq minutes. Au même instant, on aperçu dans les airs des millions d'étincelles suivies d'un nuage cendré. La surprise était grande.

Tandis que tous les regards étaient fixés sur le firmament, une énorme pierre tomba à côté de l'église, sur la petite grange appartenant à la veuve Jeanne-Marie Capéran. Celle-ci se trouvait en ce moment sur la porte. Epouvantée, elle appelle au secours ; ses voisins ne tardent pas à arriver.

On se dirige du côté où le bruit venait de se faire entendre, et bientôt l'on aperçoit à terre une énorme pierre de couleur noire. On veut la prendre, mais elle est brûlante. Dès qu'elle a été refroidie, on a essayé de la briser : elle a résisté au premier coup, mais au second elle s'est séparée en plusieurs morceaux ; elle était calcinée.

Ce phénomène météorologique a été observé aussi dans plusieurs localités du département de la Haute-Garonne Partout l'émotion a été

l'ingénieur passait sans bruit et se disposait à enfiler l'escalier.

— Non, chère tante, je crois qu'il vaut mieux que je reste seul avec moi-même ; je suis tout troublé aujourd'hui.

— Je le vois bien, William, et tu me pardonneras de t'importuner un peu. — Tu peux bien penser que je ne suis pas non plus trop gaie en ce moment ! — A-t-elle refusé ta main ?

Tout en faisant ces questions, madame Ulter était parvenue à fermer la porte derrière William.

« Pas précisément ; elle n'a pas encore pris de résolution. Mais demain soir, chère tante ! » Il fit à la vieille dame un signe de tête amical.

« Ah ! ah ! je comprends où le soulie la blesse : elle n'a pas encore reçu de réponse de la baronne de Séegerstadt, et Marie ne fait absolument rien sans les conseils de cette dame.

— Mon bonheur dépendrait donc de cette dernière ? demanda William, le regard enflammé.

— Bien entendu ! bien entendu ! Et puisque mon vieux est déjà parti pour l'Hôtel-de-Ville — car il n'a pu l'attendre pour déjeuner — asseyons-nous là sur le sofa, et causons raisonnablement. Vois-tu, mon cher ingénieur, je connais ces histoires-là, et je dois t'avouer que la dame de Séegerstadt ne te sera pas favorable, parce que depuis longtemps elle travaille pour le prétendant annuel de Malkolmsnes. Aussi suis-je d'avis que tu ne pourrais mieux faire que de rembourser à Marie.

— Impossible ! J'ai d'autant plus de motifs de croire que cette toute-puissance de la baronne ne prévaut pas en cette occasion, que je sais bien que Marie ne se laisse pas conduire,

bien qu'elle demande des conseils et qu'elle les écoute.

— Tu as raison sur ce dernier point, il est vrai ; — mais on la conduit pourtant, et même contre sa propre volonté, dès que l'orgueil se met de la partie !

— L'orgueil ? répéta William avec surprise et en rougissant jusqu'aux yeux.

— Allons, allons ; — ne l'emporte pas ainsi ! Je sais fort bien, et toute la ville avec moi, que l'offre de ta main est le meilleur parti qu'elle puisse faire ; je te l'ai déjà dit : elle a du sang noble dans les veines et sa bonne part de fierté ; — nous verrons comment cela finira : l'esprit de l'orgueil est un fineste tentateur. L'avenir nous le prouvera !

— Oui, l'avenir nous le prouvera, dit William en se levant, puis il traversa rapidement la pièce pour se retirer.

— Mais William, écoute donc ; rien qu'un seul mot ! continua la vieille dame en l'arrêtant près de la porte. Si tu ne veux tout perdre par ta propre faute, ne t'enferme pas dans ta chambre comme un prisonnier qui attend son arrêt de mort ; — je te le dis, cela ne vaut rien ! Au contraire, sors et passe sous sa fenêtre, mange et bois comme les personnes raisonnables, marche aussi droit que si tu avais avalé une paire de pincettes, fais des visites, parle, réponds et conduis-toi en toute chose de manière à prouver que tu n'as nulle envie de te pendre dans le cas où tu ne obtiendrais demain qu'un refus.

— Merci du conseil ! répondit William en souriant ; j'en profiterai, quelque distrait que me rendent aujourd'hui le chagrin et mes pensées.

Et William suivit le sage conseil de la tante

Marguerite ; le temps lui parut long, à la vérité ; mais il lui pesa moins que s'il fut resté dans une solitude complète. Cependant, il ne put prendre sur lui de sortir dans la dernière après-midi ; il se promena dans sa chambre, les yeux presque invariablement fixés sur la pendule, et comptant les minutes jusqu'à ce que l'aiguille marquât six heures.

« A présent, le soir doit être venu ! s'écria-t-il dans une vive agitation. A présent, il faut que tout se décide ! »

Madame N..., ne voulant pas se montrer avant la décision de l'affaire, s'était retirée dans sa chambre, où elle attendait, avec non moins d'anxiété que la conseillère derrière ses jalouses, l'issue de cette dernière négociation, dont Marie ne lui avait dit que ses simples mots : « Je suis ma maîtresse en cette matière. »

Marie reçut son prétendant avec calme ; elle s'aperçut sur-le-champ qu'il n'était pas en état d'ouvrir l'entretien ; elle s'arma donc de courage et prit elle-même l'initiative :

« Monsieur l'ingénieur, je...

— Assez ! inutile d'ajouter un seul mot ! s'écria William, dont les joues devinrent aussi blanches que la robe de Marie. Je comprends le résultat de vos réflexions...

— Ne me méconnaissez pas, balbutia-t-elle, rougissant devant elle — même autant peut-être que devant lui.

— Non, je ne puis méconnaître les motifs qui éclatent si ouvertement ; — c'est seulement dommage qu'ils se soient tenus cachés quelquefois sous des fleurs au calice de miel !... — Marie, je t'aimais, je t'adorais — et je t'adore peut-

être encore ; mais sache que l'homme est capable de triompher de sa passion quand il ne peut plus estimer l'objet de ses sentiments les plus tendres.

« Que signifie ce langage ? demanda Marie avec un mélange de fierté et de confusion.

« Il signifie qu'une jeune personne qui met l'intérêt en balance avec les sentiments les plus sacrés de son cœur, et qui, luttant, avec elle-même, dédaigne un simple bonheur domestique pour attendre de l'avenir une perspective plus brillante, ne mérite pas de vivre dans la mémoire d'un homme.

« Monsieur l'ingénieur, vous allez en réalité par trop loin — et peut-être y a-t-il trop de présomption de votre part à prétendre que ces sentiments ont existé et que ce combat a eu lieu ! Quant à moi, ajouta-t-elle, les lèvres tremblantes, j'ignore de quel droit vous vous arrogez cette audace !

— Mademoiselle, j'use du droit que chacun possède de s'expliquer en pareil cas, à l'égard d'une dame qui montre enfin qu'elle n'a fait que se jouer des sentiments et de l'honneur d'un homme, après avoir accueilli et encouragé son inclination, après avoir réclamé à deux reprises un délai pour répondre à l'offre de sa main — ce qu'une dame ne se permet pas quand une fois elle a résolu de la refuser.

Marie, qui, à vrai dire, s'était attendue à des prières et à du désespoir, semblait flotter entre le dépit que lui causaient les paroles hardies de William et sa sympathie pour la virilité de ce langage. Néanmoins, cela n'eut pas d'influence sur la résolution qu'elle avait prise irrévocablement.

Le sort que William pouvait lui offrir paraissait à son caractère orgueilleux plus médiocre